

La métaphore contre la pensée unique

Martine BONCOURT

La métaphore, en poésie, occupe le centre de la scène. Ni rime, ni rythme, ni vers, ni mètre, ni allitération ou autre répétition ne peut rivaliser avec elle, elle est le procédé poétique par excellence.

Qu'on puisse travailler sur la métaphore à l'école me semble être une chose des plus intéressantes dans la formation de l'esprit des enfants.

Car à l'opposé du savoir scolaire, juste ou faux par définition, la métaphore ouvre les portes à l'interprétation, et par là même à la complexité de la perception : la métaphore fait entrer dans la polysémie.

Ici, point d'avis "autorisé", point de hiérarchie, la règle qui se doit d'être absolue en matière pédagogique, c'est l'acceptation de toutes les perceptions, de toutes les connotations, de toutes les évocations...

C'est pourquoi, loin des explications de textes menées de main de "maître", la poésie, par la grâce de la métaphore, doit permettre, doit encourager l'expression de chacun.

Entrer dans la métaphore poétique, c'est se reconnaître comme détenteur d'une capacité à "réfléchir" le monde (dans les deux sens du terme), détenteur d'une parcelle d'une espèce de savoir collectif équitablement distribué, puisqu'aussi bien, tout le monde a la capacité de ressentir et de s'émouvoir, et c'est reconnaître aussi à l'autre le droit à cette capacité.

Chaque fois qu'un poème entre dans la classe, que ce soit par l'intermédiaire de la boîte à poèmes (plus de mille poèmes en recueils, fichiers, manuscrits, etc...) ou par d'autres canaux (cahiers des années passées, publications pour enfants apportées par eux...) nous confrontons nos images mentales, sans gêne, sans crainte et sans jugement. Ce qui facilite l'opération, bien sûr, c'est la présence de la loi "On ne se moque pas", ici plus que jamais nécessaire.

Nécessaire parce que dans la façon dont "je" vais dire mes images, mon ressenti, je "me" dis, je dis "mon" vécu, "mon" émotion, "ma" sensibilité ; "je" m'expose. "Je" me fragilise. La loi offre la protection, le garde-fou indispensable.

Et pourtant, même si le cadre est fixé, quelques protections assurées, il arrive que rien ne sorte. Alors, moi, la maîtresse, je dis une de mes images et

ainsi je m'engage, j'ouvre une brèche que les enfants attendaient de voir s'ouvrir pour s'y engouffrer. Très souvent, cela va servir de déclencheur.

Il en est pourtant de la métaphore et des images mentales qu'elle suscite comme de toutes choses en matière de pédagogie : l'exigence est de rigueur et le travail ne s'arrête pas avec l'émergence de ces images.

D'abord, elles vont être un moyen de tester la poéticité d'un écrit. Plus les connotations sont variées, multiples, riches, plus il fait rêver, plus il mérite qu'on s'y arrête, qu'on le retienne. C'est ainsi que passent systématiquement au crible de la "capacité à produire des images mentales" la plupart des textes poétiques des enfants. Comme chacun a sans doute pu le vérifier, il suffit d'amorcer la pompe de la création poétique en début d'année, pour que les enfants s'y abreuvent longuement. Or, les productions sont, il faut bien le reconnaître, tout au moins dans un premier temps, on ne peut plus pauvres ou conventionnelles. Au mieux, l'écriture poétique va autoriser la provocation.

*"Et la maîtresse
est cauchemardesque",*

au pire, une profusion de textes d'une insipidité totale que seul justifie le jeu de la rime :

"Evgueni
va au lit"

"Pauline
Joue sur la colline"

Sans doute, dans un premier temps, faut-il en passer par là. De la même manière qu'il semble indispensable aux enfants d'user et d'abuser des clichés de la langue française pour mieux les dépasser. Exiger l'originalité dans les tous premiers textes des enfants relève de l'aberration.

C'est pourtant là qu'intervient la fonction discriminante de la métaphore. C'est elle qui fait le tri entre ce qui ne se justifie que par le plaisir de la rime, et ce qui renvoie à des images, voire à une multiplicité d'images, et parvient ainsi à faire rêver. "Qu'est-ce que tu vois quand on dit cela ? Et toi ?" reste la phrase-clé qui permet, au vue des réponses qu'elle provoque de faire la distinction entre ce qui serait fondamentalement poétique de ce qui procède du simple jeu sur les mots, sur les sonorités.

Par ailleurs, et toujours dans une logique de dépassement des premières impressions, logique de progression, confronter les images entraîne les enfants à dépasser les limites du sens premier.

Par exemple, au cours d'une séance de création poétique dont la démarche sera explicitée ultérieurement, arrive la phrase suivante : "Le cinéma va aux hommes." Voici comment les enfants sont amenés à exposer leurs représentations de la chose, puis à les dépasser.

Premières images :

Natacha : "Ce serait pour moi un cinéma-bus qui viendrait, qui irait là où il y a des hommes, dans les villes, les villages."

Stéphane : "Moi, je vois un écran de cinéma avec des pieds, qui va vers la foule."

Je signale (c'est le début de l'année, début aussi de la séance ; par la suite, le dépassement du sens premier des mots se fera de plus en plus sans moi), je signale donc que le verbe "aller" peut revêtir différentes significations, et je les conduis à découvrir que, pour l'occurrence, il pourrait aussi signifier "convenir". De là suivra une longue discussion sur le cinéma intérieur, celui qu'on se fabrique en son moi secret, "la frime" comme ils disent, ou mieux : "ils se la jouent".

À partir du poème "Le monde à l'envers" de W.B. Rands (voir encadré), où l'on aura mis en évi-

dence collectivement la structure poétique qui consiste à inverser les termes d'une proposition, les élèves sont invités à proposer des phrases simples composées d'un sujet, d'un verbe et d'un complément (circonstanciel ou d'objet).

Le monde à l'envers

La rue se promène dans les hommes.
Les ratures effacent la gomme;
La table se cache sous le chat,
La caserne s'ennuie dans le soldat;
Le pont passe sur la petite fille,
Le cocon tisse sa chenille;
La lande broute le mouton,
Le jardin pousse dans l'oignon;
Le poème fait naître un poète,
Le marathon
La mer prend le
Le sable marche
La salle
Le grand jour
Le cheval pique
Un arbre
La vache trait la
Le proverbe roule dans la pierre;
La ruche quitte enfin l'essaim,
Le jet d'eau s'orne d'un bassin;
Les billets vérifient le contrôleur,
Demain sera pour le bonheur.



gagne un athlète;
bateau,
sur le chameau;
d'attente ronfle dans le poêle,
éclate au scandale;
le flanc du taon,
déracine l'ouragan;
fermière,

W. B. Rands

Lis ce poème. Relève les verbes utilisés.
Explique comment a été construit ce poème.
Sur ce modèle, écris ton poème.

| | | | |
|--|--|--|--|
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |

Une fois ce corpus recueilli, ils procèdent à des inversions. Pendant la lecture de chacune des phrases obtenues, la question est : quelle(s) image(s) me viennent à l'esprit ? C'est ainsi que seront évincées des propositions du style "Le lait lape le chat", pauvres en évocations, et que seront retenues celles qui suivent que nous aurons juxtaposées en une série à la cohérence interne.

Inversions

Le ciel brille dans les étoiles
Le cinéma va aux hommes
Le livre lit l'enfant
Le tableau efface la maîtresse
Les fleurs arrosent le jardinier

La savane vit dans la girafe
 La forêt court dans le lapin
 Les machines travaillent dans les hommes
 L'affiche colle l'homme
 Le biberon boit le bébé
 Les accidents font des voitures
 La bibliothèque est dans le livre
 La potion fait le sorcier
 Et la cour joue dans les enfants

Toute la classe

Quelques exemples d'images suscitées à partir de la phrase suivante : *"Le tableau efface la maîtresse."*

Robin : *"Je vois un tableau avec dessus le dessin d'une maîtresse, et, tout doucement, le dessin disparaît; c'est le tableau qui le fait, personne d'autre."*

Célia : *"Mon tableau à moi possède des mains et pour se venger de la maîtresse, il prend le chiffon ou ..."*

Fanny : *"Oui, ou avec la gomme ..."*

Aloïse : *"Avec du blanc aussi ..."*

Bénédicte : *"Avec rien. Effacer, c'est aussi dire qu'elle n'existe plus."*

Moi : *"Comment ça ?"*

Bénédicte : *"Ben, ce tableau, ça pourrait être un tableau de peintre ..."*

Emilie : *"Oui, oui !! (enthousiaste). Moi je vois quand même le tableau d'école avec un super dessin et nous on regarderait le tableau, que lui ..."*

Bénédicte : *"Voilà ! La maîtresse est toujours là, mais on ne la voit plus ... Tellement qu'il est beau, ce tableau ..."*

Voici donc des interprétations qui jouent sur les différentes significations des mots *"tableau"* et *"effacer"* à partir de quoi, on peut dépasser le sens premier. Je n'ajouterai pas, même si l'image m'est venue, qu'on pourrait aussi s'amuser, dans un autre contexte, avec un autre public, sur l'ambiguïté du mot *"maîtresse"* ! Imaginons, par exemple, un tableau si puissant, si émouvant que même la maîtresse du peintre, à côté, perd de son charme ...

Quelques belles images glanées au fil de nos associations sur nos écrans intérieurs :

Sur *"La cour joue dans les enfants."*

Renaud : *"Quand on rentre de récréation, on pense longtemps aux jeux qu'on a faits. C'est bien. Les jeux sont dans nous. On aime y penser. Alors ça danse."*

Sur *"La forêt court dans le lapin."*

Robin : *"Dans la tête du lapin, quand il dort, il y a des sapins qui défilent, comme ce qu'il voit quand il court. Mais là, lui, il bouge pas. C'est l'inverse."*

Jonathan : *"Et puis l'herbe, la terre qui sent le champignons, les autres bêtes ..."*

Bénédicte : *"Les odeurs de la forêt, oui, ça aussi, ça vient dans sa tête, y en a plein, les fleurs, les sapins ..."*

Sandrine : *"De la forêt, il y a aussi les sensations, le chaud, le froid, peut-être des fois la peur, pour le lapin, d'être pris."*

Marc-Antoine : *"Et le vent dans les arbres, la nuit, ça fait peur aussi ..."*

Jean-François : *"Tous les bruits passent dans sa tête ..."*

Ainsi, de l'exploitation systématique de la métaphore par le canal des connotations libres qui visent à l'émergence d'une floraison d'images, on entre dans la complexité du langage, dans la relativité des perceptions, on met en perspective différents plans de signification et par là même, on fait éclater le rapport trop souvent présenté comme unique, univoque et unilatéral du signifiant au signifié.

Mais au-delà de ce constat de pure linguistique, la métaphore autorise une entrée dans un mécanisme essentiel qui est celui du rapport qu'entretient l'individu au monde qui l'environne. D'un schéma binaire, voire manichéen, que l'école, trop souvent confirme en le nourrissant (c'est juste, c'est faux), on passe à une vision plurielle des choses, d'autant plus riche qu'elle touche différents niveaux d'appréhension : cognitif, imaginaire, sensible.

Certes, la poésie, par le biais de la métaphore, contribue à l'éclatement des processus d'enfermement et d'appauvrissement de la pensée, à quoi recourent trop souvent les méthodes d'enseignement qui visent une efficacité à court terme. En cela, elle est bien subversive. Mais il faut surtout la considérer comme un cadeau unique que reçoit celui à qui on la donne à entendre ; la poésie participe de la construction d'une forme de pensée, mieux, d'une attitude générale face aux choses, face aux êtres. Prendre conscience qu'en l'autre, il y a du même et du différent et que ce différent-là n'est pas à redouter, mais peut être source d'enrichissement, à la fois parce qu'il apporte une nouvelle pièce à l'édifice collectif et parce qu'il me questionne dans mon altérité. Le chemin de la tolérance ...

Martine BONCOURT

Oberhaslach (Bas-Rhin), février 1998

(cet article paraîtra également dans *"Le Nouvel Éducateur"*)

indexation de cet article :

LA MÉTAPHORE CONTRE LA PENSÉE UNIQUE

Martine BONCOURT, CPE 290-291, juin-juillet 1998

mots-clés : expression - métaphore - images mentales - poésie - ouverture d'esprit - pratique de la poésie - premier cycle

Après lecture de "La métaphore contre la pensée unique" de Martine Boncourt ...

réaction pour ouvrir le débat

Lucien BUESSLER :

Une longue pratique m'a appris à craindre le pire lorsqu'en feuilletant un journal scolaire, je tombe sur une page surtitrée "poésie", "nos poèmes", si ce n'est "nos poètes en herbe".

Certains jours, sans doute en état de moindre résistance à l'adversité, il m'arrive même d'avoir envie de hurler à la cantonade "attention ! poésie !" comme on lance une mise en garde pour épargner un malheur aux proches ou pour inviter à mettre les enfants à l'abri à fin de leur éviter de voir ou d'entendre ce qui risque de les marquer pour longtemps ...

Les cochons sont tout ronds
Les copains vont très bien
Le cheval va très mal
Les vaches ont des taches
Les poules sont très cool
Les canards sont dans la mare
Les têtards sont en retard
Les éléphants sont très grands
Les grenouilles mangent des nouilles
Les escargots sont très gros
etc...

Juliette et Béatrice,
recueil "Graines de poètes"
école X...

...

Il y a Elise
Qui voit une cerise
Qui glisse
à Venise

Il y a Pierre
Qui boit une bière
Sur un pré vert
En Angleterre

etc...

école Y ...

...

Nicolas
aime le chocolat.
Sandrine
mange une mandarine.
Madeleine

est une baleine.
Julien
attrape un chien.
Carlos
ronge un os.

école Z ...

...

Je suis allé dans le château
et j'ai vu un artichaut
qui vendait des paquebots
en se léchant le museau.

Je suis allé dans la forêt
et j'ai vu un perroquet
qui mangeait des craies
avec du chocolat au lait.

...

école XY ...

En effet, je n'ai jamais compris pourquoi on publiait, et surtout sous le titre "poésie" ou "nos poèmes", ces jeux, souvent dérisoires, de mécanique langagière. En agissant ainsi, il me semble qu'on trompe les enfants quant à la poésie et qu'on les empêche même d'accéder à cette forme d'expression tant au niveau de la lecture que de l'écriture.

Mais quand on ne comprend pas bien, on réagit mal ; et je reconnais qu'il doit en être ainsi en ce qui me concerne.

J'ai toujours évité de prendre position à ce sujet parce que je ne me sentais pas en mesure d'argumenter mon point de vue avec suffisamment de pertinence et surtout parce que je ne savais pas proposer des démarches qui évitent de s'enliser dans de telles productions.

Or l'article (voir pages précédentes) que Martine Boncourt consacre à la métaphore, très éclairant et convaincant, apporte l'argumentation qui me faisait défaut. Et surtout, elle propose une pratique qui permet d'aller au-delà de la mécanique des mots et de renouer avec la poésie, enfin !, en permettant à la vie et à l'humanité de s'exprimer.

Écoutez plutôt : (je reprends les paroles d'enfants qu'elle rapporte dans son témoignage)

À propos de "La forêt court dans le lapin." les enfants ont dit :

Robin : "Dans la tête du lapin, quand il dort, il y a des sapins qui défilent, comme ce qu'il voit quand il court. Mais là, lui, il bouge pas. C'est l'inverse."

Jonathan : "Et puis l'herbe, la terre qui sent le champignons, les autres bêtes ..."

Bénédicte : "Les odeurs de la forêt, oui, ça aussi, ça vient dans sa tête, y en a plein, les fleurs, les sapins ..."

Sandrine : "De la forêt, il y a aussi les sensations, le chaud, le froid, peut-être des fois la

peur, pour le lapin, d'être pris."

Marc-Antoine : *"Et le vent dans les arbres, la nuit, ça fait peur aussi ..."*

Jean-François : *"Tous les bruits passent dans sa tête ..."*

Soudain l'enfant est présent, non plus comme manipulateur transformant mécaniquement des phrases, mais comme une personne, sensible, riche ...

Vous aimez également ce qu'ils ont dit à propos de *"La forêt court dans le lapin"* ?

On peut donc reprendre espoir...

Alors revenons à nos journaux scolaires ...

... et je me retrouve une nouvelle fois dans le brouillard de la perplexité : pourquoi, diable, trouve-t-on dans le journal de la classe de Martine ceci

*Le ciel brille dans les étoiles
Le cinéma va aux hommes
Le livre lit l'enfant
Le tableau efface la maîtresse
Les fleurs arrosent le jardinier
La savane vit dans la girafe
La forêt court dans le lapin
etc ...*

(voir texte complet dans son article)

et non pas un texte formé à partir des différentes expressions des enfants ? La classe, lors d'un moment collectif, ou un groupe, celui des enfants qui se sont exprimés par exemple, aurait pu faire les propositions nécessaires pour rendre cohérent l'ensemble des phrases dites par les cinq enfants à partir de *"La forêt court dans le lapin"* et aboutir ainsi à un texte comme celui que je propose (et qui respecte l'expression des enfants) :

La forêt court dans le lapin.

*Dans la tête du lapin,
quand il dort,
il y a des sapins qui défilent,
et puis l'herbe, la terre qui sent les champignons,
les autres bêtes ...
comme ce qu'il voit quand il court.
Mais là, lui, il ne bouge pas.
Les odeurs de la forêt, oui, ça aussi,
ça vient dans sa tête,
y en a plein ...
les fleurs, les sapins .
De la forêt, il y a aussi les sensations,
le chaud, le froid,
peut-être des fois la peur d'être pris.
Et le vent dans les arbres, la nuit,
ça fait peur aussi ...
Tous les bruits, toutes les odeurs passent dans sa tête.
C'est la forêt qui court dans le lapin
quand il dort.*

Sandrine, Marc-Antoine, Jonathan,
Bénédicte, Jean-François

Certes, les enfants prennent plaisir aux recherches de sonorités. Et pourquoi pas ? ... il y a parfois des résultats plaisants. Mais ils sont capables de mieux, Martine l'a montré : leur expression est autrement plus riche que ce que donne à penser le résultat obtenu à partir de l'application de formule mécanique (*).

Je souhaitais ouvrir le débat ... à vous lire dans nos prochains numéros.

Lucien BUESSLER

(*) Certes des auteurs connus et reconnus ont fait des recherches en ce sens : ce n'est d'ailleurs pas forcément ce qu'ils ont produit de mieux et ils travaillaient également d'autres pistes.